

# ÉNONCIATION ET MODÉLISATION

## INTRODUCTION : LES ENJEUX

Le séminaire de 2000-2001, sous l'intitulé programmatique *Les Modèles Sémiotiques* (Modèle, modélisation et schématisation ; modèles et métalangage ; méta-discours et sémiotique immanente) a plus particulièrement mis en évidence la possibilité de reconnaître dans les discours et leur énonciation une activité de modélisation, susceptible de s'inscrire sur une dimension discursive spécifique, comportant ses propres opérations, notamment, le débrayage méta-sémiotique, et la transformation des langages de connotation en méta-sémiotique.

Il était question, pour l'essentiel, de rechercher à quelles conditions les discours eux-mêmes, quels qu'en soient la modalité sémiotique et le plan de l'expression, peuvent dégager des modèles internes, susceptibles eux-mêmes de donner lieu à des méta-sémiotiques externes, après extraction et débrayage. Globalement, on aboutissait par conséquent à une séquence canonique :

*Sémiotiques connotatives* → *Modèles* → *Méta-sémiotiques*,

qui offre au moins un cadre méthodologique à une révision des relations entre les sémiotiques-objet et les méta-sémiotiques.

L'enjeu n'est pas mince, et en trois directions au moins :

1) Pour la sémiotique elle-même, dans la perspective d'une confrontation entre l'activité de modélisation des discours, la pratique analytique et les modèles théoriques sur lesquels elle s'appuie. En effet, l'analyse sémiotique, tout comme l'analyse linguistique se heurte toujours à la question du critère d'adéquation, et l'une comme l'autre se replie, en dernier ressort, sur l'intuition du sujet parlant ou du lecteur ; la linguistique peut sortir de cette aporie par le traitement automatique de grands corpus, mais la sémiotique ne peut pas espérer de solution fondée sur le traitement automatique des corpus "textuels", ne serait-ce qu'en raison de la diversité et de l'hétérogénéité syncrétique de la plupart de ses objets d'étude.

2) Plus précisément, et d'un point de vue méthodologique, les sémioticiens se sont peu intéressés à la manière dont les objets sémiotiques guident et contraignent l'analyse. Au mieux,

la manière dont on commence l'analyse, le point de départ de la construction sémiotique, sont présentés comme une "hypothèse de travail". L'alternative est simple : ou bien l'objet à analyser ne comporte aucune contrainte pour l'analyse, et celle-ci repose sur une postulation arbitraire, plus ou moins camouflée sous une "hypothèse à vérifier" ; ou bien l'objet guide et contraint en quelque manière l'analyse, et alors il faut lui reconnaître une capacité de modélisation interne, et une réflexivité opératoire.

3) La typologie des discours achoppe toujours sur la question de l'efficacité des discours, que ce soit une efficacité didactique ou une efficacité esthétique ; une efficacité persuasive, à titre individuel, ou une efficacité à transformer la culture, à titre collectif. L'efficacité didactique ne tient pas seulement à la simplification des connaissances, ni même à l'agencement hiérarchique des contenus, mais plus particulièrement à la mise en scène figurative et réflexive de l'invention et de la formation de ces contenus ; l'efficacité du mythe ne réside pas dans le caractère plus ou moins canonique de ses structures narratives – sinon tous les récits canoniques seraient des mythes à valeur universelle –, mais bien aussi dans leur capacité à mettre en scène de manière réflexive l'origine des catégories fondatrices d'une culture donnée.

Pour ce qui concerne l'efficacité esthétique, on ne peut pas plus se contenter de dire que le discours artistique propose de nouveaux univers sémantiques, des équivalences symboliques reposant sur la corrélation entre isotopies figuratives ; la réflexivité est là aussi requise, et, par conséquent, la mise en scène de l'invention de ces nouveaux univers sémantiques ; c'est pourquoi, par exemple, dans la conception défendue par J. Geninasca, la saisie sémantique en analogique (celle qui est propre aux discours artistiques, et qui participe de ce qu'il appelle la "rationalité mythique") apparaît toujours sur le fond, et par négation et dépassement, d'une saisie référentielle, et d'une rationalité plus quotidienne et pratique. Si des auteurs comme Proust, Zola, Maupassant, Céline, Apollinaire ou Claudel attirent irrésistiblement les sémioticiens, c'est, entre autres, en raison de la présence ostensible, dans leurs œuvres, de cette dimension réflexive où se trouvent explicitées et mises en scène les conditions de l'énonciation artistique. Les "grandes" œuvres littéraires ne sont peut-être que cela : des textes qui fournissent des modèles et qui invitent le lecteur à adopter une position méta-discursive, des textes qui provoquent l'analyste à un dialogue sur les formes et les schémas pertinents.

L'objet de la recherche est donc *la dimension de modélisation du discours*, une dimension qui, comme la dimension rhétorique, est sous le contrôle de l'énonciation, et participe de la praxis énonciative. En effet, un des critères qui permet de passer de l'énonciation conçue comme une simple "appropriation individuelle" du système de la langue, ou de la "compétence semio-narrative", au sens de la sémiotique des années 70, à la praxis énonciative proprement dite, tient

dans le fait que l'énonciation est en mesure de modifier le système et les structures sémiotico-narratives, d'engendrer des "praxèmes" qui sont mis en mémoire et disponibles pour d'autres énonciations. Comment pourrait-on parler de "praxèmes", disponibles au même titre que les structures virtuelles du système, si les discours étaient incapables de "modéliser" leur propre pratique, s'il n'y avait, dans l'énonciation même, une activité réflexive susceptible de trier, de schématiser et de mémoriser, parmi toutes les productions discursives concrètes, celles qui viendront rejoindre les structures virtuelles du système ?

Certes, l'intersubjectivité joue en cette affaire un rôle essentiel, dans la mesure où c'est toujours dans une interaction avec l'autre que les formes nouvelles sont sanctionnées, sélectionnées et mises en mémoire ; mais, pour que cette intersubjectivité puisse influencer sur le cours de l'énonciation, encore faut-il que l'énonciation dispose d'une capacité réflexive, et soit en mesure de "traiter" et de schématiser les effets de la sanction intersubjective. Les expressions et connecteurs méta-linguistiques ne sont que la trace visible et observable d'une activité sous-jacente et permanente, qui affleure aux moments critiques, ou pour satisfaire des objectifs stratégiques.

Par ailleurs, pour mieux inscrire cette activité de modélisation dans la praxis énonciative, on peut faire observer qu'elle s'appuie volontiers et fréquemment, à l'intérieur des textes mêmes, sur des figures de rhétorique (par exemple, des "métaphores structurantes"), sur des systèmes semi-symboliques déployant des analogies, et que, somme toute et par définition, un modèle est lui-même une configuration analogique, représentative et argumentative ; en conséquence, la modélisation n'est pas sans parenté avec la dimension rhétorique, qui représente la partie "codifiée", par tradition et/ou par convention, de la praxis énonciative. Nous montrerons ici-même que la dimension de la modélisation, tout comme celle de la rhétorique, repose sur cette capacité des discours à faire co-habiter des grandeurs en compétition, sur la profondeur des modes d'existence, et sur les conflits et pressions des figures concurrentes, en vue de leur manifestation.

## **LES DÉFINITIONS ALTERNATIVES**

### *Le logo-centrisme*

Un des objectifs sous-jacents était, et demeure, de sortir de la conception selon laquelle seul le langage verbal serait susceptible de développer des méta-sémiotiques pour tous les autres types de langages, y compris lui-même ; cette conception présente un caractère d'évidence et de

bon sens, qui, justement, invite à la discussion : il faut le dire sans détours, chez les linguistes qui ont contribué à diffuser cette position épistémologique, et parmi les plus respectables (Saussure, Benveniste, Hjelmslev, Greimas) elle fonctionne le plus souvent comme un argument d'autorité, un simple constat pratique érigé en règle par une tradition disciplinaire. Rien, théoriquement, ne fonde une telle position. Ceux qui ont tenté de la fonder en raison ont été conduits à remettre en question le statut même des langages non-verbaux, en leur refusant le titre même de langages : c'est le cas, par exemple, des linguistiques distributionnelles, quand elles avancent le critère de la "double articulation" pour distinguer les langages et les non langages ; mais comme la notion de "double articulation" ne concerne que les unités minimales, les signes, elle n'est plus guère pertinente pour une linguistique textuelle ou pour une sémiotique des "ensembles signifiants".

L'affirmation "logo-centriste" n'est pas plus déductible de la théorie hjelmslévienne : les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques n'y apparaissent pas, de droit, comme exclusivement verbales, même si Hjelmslev affirme, ici ou là, le contraire. Cela reste vrai même pour les méta-sémiotiques scientifiques : une méta-sémiotique scientifique n'est définie, chez Hjelmslev, que parce qu'elle comprend des opérations, et, le cas d'échéant, des chaînes d'opérations, dites "procédures". Et rien ne nous permet, à ce niveau d'analyse et dans cette perspective, d'affirmer que seuls les discours verbaux sont susceptibles de comporter des opérations et de déployer des procédures.

Il est bien clair que, faute d'arguments, une telle affirmation passe pour un aveu indirect d'insuffisance méthodologique : on reconnaît implicitement, en l'adoptant, qu'on ne sait pas reconnaître et dégager l'activité méta-sémiotique des langages non-verbaux ; la vulgate qui, sur ce point, avait cours dans les linguistiques et sémiotiques structuralistes, reposerait dans ce cas sur le fait que la définition hjelmslévienne ne serait pas suffisamment opératoire, ou n'aurait pas été exploitée dans une direction opératoire, notamment pour ce qui concerne les discours non verbaux. Tout se passe en effet comme si les notions de "sémiotique connotative" ou de "méta-sémiotique" servaient uniquement à justifier *a posteriori*, à réguler et à fonder après-coup nos discours commentatifs sur les textes et les images, dont le caractère presque exclusivement verbal est un fait, si l'on peut dire, purement académique et socio-culturel : beaucoup de linguistes et de sémioticiens sont des "parleurs", et bien peu sont des mimes, des dessinateurs ou des photographes ; et même parmi les philosophes, malgré l'affirmation de Nietzsche, bien peu sont des danseurs.

Cet usage – la justification et la régulation *a posteriori* des discours commentatifs –, est particulièrement évident chez Barthes, et doit être confronté à un autre, plus conforme, nous semble-t-il, à la conception de Hjelmslev, qui serait celui d'une représentation multi-dimensionnelle et hiérarchisée des textes et des sémiotiques-objets, et, par conséquent, visant à une meilleure compréhension de ceux-ci, et pas seulement de nos propres discours commentatifs.

## *Expressions et contenus*

De fait, au moment même où l'affirmation "logo-centriste" prévaut en linguistique et en sémiotique, se répand une conception très discutable du "méta-langage", celle diffusée par R. Barthes, et que l'on peut rappeler brièvement ici.

Hjelmslev distingue dans les *Prolégomènes* (pp. 155-167) les *langages de dénotation*, les *langages de connotation* et les *métalangages*. La définition des langages de dénotation est simple:

*Nous entendons par ce terme les langages dans lesquels aucun des deux plans n'est à lui seul un langage.*

De là découle la définition des deux autres types :

*Il nous reste à démontrer, par un dernier élargissement de notre perspective, qu'il existe aussi des langages dont le plan de l'expression est un langage et d'autres dont le plan du contenu est un langage. Nous appellerons les premiers langages de connotation, et les seconds métalangages.*

C'est sur cette distinction que repose la définition popularisée par Barthes, dans les *Éléments de sémiologie* :

1) Pour construire un langage de connotation, l'ensemble du langage de dénotation (E1 + C1) doit devenir le plan de l'expression du langage de connotation (E2), pour qu'on puisse lui associer un contenu connotatif (C2) : on peut dire alors que la totalité du langage de dénotation (E1+C1) "connote" C2, ou que l'ensemble formé par la réunion de l'expression et du contenu de dénotation produit l'effet de sens connotatif C2.

|               |         |   |     |                          |
|---------------|---------|---|-----|--------------------------|
| Dénotation :  | [E1+C1] |   |     |                          |
|               | ↓       |   |     |                          |
| Connotation : | [E2     | + | C2] | <b>Si : [E1+C1] = E2</b> |

2) Pour construire un métalangage, l'ensemble du langage de dénotation (E1 et C1), doit devenir le plan du contenu (C2) du métalangage, pour qu'on puisse lui associer un nouveau plan de l'expression (E2) : dès lors, la totalité du langage de dénotation (E1+C1) est prise en charge par une expression méta-linguistique E2, ou que l'ensemble formé par la réunion de l'expression et du contenu de dénotation produit une forme qui est exprimée par E2.

|              |         |
|--------------|---------|
| Dénotation : | [E1+C1] |
|--------------|---------|

$$\text{Métalange : } \quad \begin{array}{c} \updownarrow \\ \text{[C2} \end{array} \quad + \quad \text{E2]} \quad \text{Si : [E1+C1] = C2}$$

De fait, la définition de Hjeltslev, telle qu'elle est ici exploitée, est incomplète, voire fautive, car aussitôt cette distinction établie, à laquelle la vulgate sémiotique s'est en général arrêtée, il reprend la discussion, pour signaler combien la distinction entre expression et contenu est fragile, instable, déplaçable, et donc, non opératoire :

*Comme le plan du contenu et le plan de l'expression ne se définissent que par opposition l'un par rapport à l'autre, il s'ensuit que les définitions proposées ici ne sont que des définitions réalistes provisoires auxquelles on ne peut même pas accorder de valeur opérationnelle.*

C'est cette instabilité que nous nous efforçons de prendre en compte, en sémiotique du discours, en disant que le partage entre expression et contenu, de même qu'entre extéroceptivité et intéroceptivité, résulte de la *prise de position* de chaque instance de discours.

Hjeltslev remplace donc la première distinction par une deuxième, qui est, cette fois, opératoire :

- 1) Les sémiotiques connotatives traitent comme des invariants ce qui apparaît comme des variétés ou des variations dans les sémiotiques-objet (les "connotateurs")
- 2) Les méta-sémiotiques traitent comme des variantes ce qui apparaît comme des invariants dans les sémiotiques-objets (les "classes" méta-sémiotiques).

On voit tout de suite l'écart méthodologique considérable qui s'en suit, pour ce qui concerne les procédures descriptives qui peuvent découler de ces deux types de définitions :

D'un côté, celui de Barthes et de la vulgate sémiotique :

A/ L'analyse connotative pourra consister simplement en une projection de contenus connotatifs (de type verbal) sur les signes et les systèmes de signes constituant la sémiotique-objet analysée : cette procédure s'applique aussi bien aux discours non verbaux, puisqu'elle permet à Barthes de reconnaître apparemment sans peine l'"italianité" d'une publicité pour les pâtes Panzani ; mais la procédure d'extraction du contenu "C2" (le plan du contenu de la sémiotique connotative) est particulièrement floue, singulièrement peu explicite, et, finalement, relève, selon le cas, de la résurgence de motifs culturels stéréotypés, qui n'apportent aucune information nouvelle sur les articulations propres à l'objet analysé, ou de la projection subjective, imprévisible, et certes, informative, mais totalement incontrôlable.

B/ L'analyse méta-sémiotique pourra elle aussi, de son côté, procéder par la projection d'une expression dite "méta-sémiotique" sur les signes et les systèmes de signes de la sémiotique-objet analysée. En ce sens, elle consisterait seulement en une traduction globale de la sémiotique-objet en un système de dénominations et d'expressions, désignant soit les entités de cette sémiotique-objet, soit les opérations qui les relient ; cette procédure de traduction peut aboutir à un pur système de *notation symbolique*, une réécriture formelle, comme, par exemple, la notation "algébrique" des algorithmes de Chomsky, ou celle des programmes narratifs de Greimas, dont l'apparente formalisation masque la très faible vertu explicative, quant elle n'est pas accompagnée de la modélisation conceptuelle qui la fonde.

On voit immédiatement les limites d'une telle méthode : du côté des sémiotiques connotatives, la manipulation de stéréotypes ou la projection subjective (quand ce n'est pas la simple "association d'idées"), et, du côté des méta-sémiotiques, une notation logico-symbolique qui se fait passer pour une analyse. D'un côté comme de l'autre, de telles perspectives expliquent l'échec de la définition établie par Barthes, et la désaffection progressive, voire la méfiance, qu'inspirent les méthodologies qui en découlent, de près ou de loin.

Dans la pratique sémiotique greimassienne, ne serait-ce qu'en raison de sa résistance à la vulgate diffusée par Barthes, les conséquences s'en font encore ressentir, d'un côté comme de l'autre : du côté des sémiotiques connotatives, on voit bien que le discrédit qui pèse sur la méthode d'identification des "contenus connotatifs" a, de fait sinon en droit, stérilisé toute recherche dans cette direction ; du côté des méta-sémiotiques, le formalisme des notations symboliques, résultant de l'importance excessive accordée à la recherche d'un plan de l'expression de la méta-sémiotique, considérée comme une réécriture formelle dans un autre système symbolique ou une autre terminologie que celle de la langue naturelle, a conduit à une double distorsion de la sémiotique greimassienne : (1) la prolifération terminologique, et (2) la dérive conceptuelle, puisque le système conceptuel d'une sémiotique transformée en "séman-tique" générale permet de "traduire" presque mécaniquement le plan du contenu de la sémiotique objet. La dérive terminologique résulte directement du principe de "traduction" de la sémiotique-objet en expression méta-linguistique ; la dérive conceptuelle serait plutôt une échappatoire : pour échapper à l'arbitraire d'une traduction globale et simultanée de l'ensemble "expression + contenu", on se rabat sur le seul contenu de dénotation, car il se prête plus facilement à une reformulation conceptuelle. C'est, en quelque sorte, pour tenir compte du fait que Hjelm-slev lui-même a récusé cette définition de la méta-sémiotique, que la sémiotique greimassienne, par précaution, et faute d'une autre solution disponible, a substitué l'équivalence entre C1 (le contenu de la sémiotique-objet) et C2 (le contenu conceptuel de la méta-sémiotique) à l'équivalence

barthésienne plus englobante, soit la formule  $[E1+C1] = C2$ .

En somme, la théorie sémiotique construite par et à partir de Greimas, ayant pris en considération le caractère non opératoire de la distinction entre le plan de l'expression et le plan du contenu, s'est efforcée d'échapper aux apories et aux difficultés méthodologiques associées à la première définition de Hjelmslev-Barthes, de deux manières complémentaires :

(1) en désolidarisant les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques, puisque l'apparente symétrie suggérée par Barthes ne tenait plus ;

(2) en se consacrant uniquement aux méta-sémiotiques visant le seul plan du contenu.

L'une et l'autre ayant porté leurs fruits, il serait malséant de s'en plaindre ; mais il n'en reste pas moins qu'on a, du même coup

(1) renoncé à exploiter les conséquences théoriques et méthodologiques de la définition originellement solidaire entre sémiotique connotative et méta-sémiotique, et

(2) négligé dans cette affaire une autre solidarité, entre l'expression et le contenu de la sémiotique-objet, même si leur distinction est instable et soumise à l'énonciation.

Le projet sous-jacent à la recherche sur la "modélisation" consiste donc, pour partie, à retrouver cette double solidarité, à commencer par la solidarité entre les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques, dont l'étrange parenté n'a jamais été exploitée de manière opératoire.

### *Invariants, variation et variétés*

Si on revient maintenant à la définition complète telle qu'elle est proposée par Hjelmslev, on s'aperçoit que d'autres développements théoriques et méthodologiques sont envisageables, qui exploiteraient en particulier la double solidarité évoquée ci-dessus, et plus ou moins négligée pendant une trentaine d'années.

A/ L'ANALYSE CONNOTATIVE consisterait, dans cette autre perspective, à examiner comment, dans une sémiotique-objet, toutes les occasions de variation, toutes les marges de choix paradigmatique ou syntagmatique, donnant lieu à l'apparition de "variétés" ou "variations", forment néanmoins un ou plusieurs ensembles cohérents, et les constituent, comme dit Hjelmslev, en "invariants" de la sémiotique connotative (les "connotateurs"). L'analyse connotative "ferme" en quelque sorte le texte sur lui-même, en montrant que partout où il a eu à choisir, partout où il n'a pas seulement appliqué une contrainte ou une loi du système, émergent des figures qui constituent globalement un ensemble cohérent. En ce sens, on pourrait parler ici de "*conversion connotative*" (la conversion des variations en invariants). En outre, le passage des variétés aux invariants, par

l'intermédiaire des classes de connotateurs, est un effet de la structure de la sémiotique-objet elle-même, et définit une procédure d'analyse explicite, au lieu de fonctionner, comme dans la conception précédente, comme une justification *a posteriori* des contenus projetés par l'analyste.

On voit tout de suite ici la différence avec la précédente procédure : il ne s'agit plus d'ajouter, d'inventer, de projeter ou d'extrapoler des contenus connotatifs à partir de la sémiotique-objet, mais de constituer des classes d'invariance à partir des variétés identifiées à l'analyse. En outre, l'opération constitutive de la sémiotique connotative n'est plus la "projection" incontrôlable d'un contenu connotatif, ni même une prétendue "extraction", mais une "conversion", une transformation dont les effets peuvent être observés directement dans le texte, avec les instruments appropriés. La connotation, dans cette perspective, n'est plus seulement une dimension de l'analyse (ou une association d'idées de l'analyste), mais avant tout une propriété structurale et dynamique du texte lui-même.

Concrètement, par exemple, on sait que le champ figuratif des éléments naturels, projeté sur le carré sémiotique, donne lieu à plusieurs dispositions de l'eau, du feu, etc, les uns par rapport aux autres : ce sont autant de *variétés* structurales. L'analyse connotative consistera alors, dans un premier temps, à examiner si, dans une sémiotique-objet donnée (un texte, un ensemble d'images, une campagne publicitaire, une culture, etc.), à chaque occurrence de ce champ figuratif, les mêmes variétés structurales sont retenues : si tel est le cas, une sémiotique connotative prend forme, dans le texte lui-même, qui érige en invariant cette sélection régulière d'une même variété.

L'analyse aura alors pour objectif, dans un second temps, de retrouver dans le texte lui-même à quelles autres isotopies cet invariant est régulièrement associé, pour en faire le "contenu" de cette expression structurale : la récurrence d'une corrélation entre, d'une part, l'invariant structural ou figuratif, et, d'autre part, les isotopies associées, permet en effet de dégager un *système semi-symbolique* caractéristique d'un discours particulier ou d'une culture, et qui est alors, sans conteste, une propriété du discours analysé et non du discours de l'analyse. La corrélation elle-même, qui s'observe directement dans le texte, au moment de l'analyse isotopique, est un facteur de stabilisation de l'invariant identifié, puisqu'en lui associant un contenu, elle lui confère une part d'intentionnalité.

Les trois facettes présentées ci-dessus,

(1) la **régularité d'une sélection**,

(2) la **corrélation avec d'autres isotopies**, et

(3) la **stabilisation intentionnelle** du système semi-symbolique,

constituent globalement ce que nous avons appelé la *conversion connotative*.

Les recherches plus récentes sur les "formes de vie", considérées comme des

“déformations cohérentes”, vont plus loin encore dans ce sens, et offrent une réalisation particulièrement efficace de la troisième facette de la conversion connotative, la *stabilisation intentionnelle* : en effet, elles ne se contentent pas d’observer la récurrence des mêmes sélections de variétés, et leur association à des isotopies constantes du contenu ; elles s’efforcent en outre de montrer la cohérence des différentes chaînes de variétés entre elles, la cohérence des sélections effectuées à chaque niveau isotopique, c’est-à-dire, de fait, d’assurer la traductibilité, d’un niveau à l’autre du parcours génératif, des sélections qui y apparaissent tout au long de la chaîne du discours. En d’autres termes, si on considère qu’à chaque niveau du parcours génératif, il est possible d’identifier des mécanismes connotatifs, la stabilisation d’une “forme de vie” procède par mise en corrélation de toutes ces sémiotiques connotatives ; une forme de vie, en somme, comme nous le verrons plus loin, est une “sémiologie”, c’est-à-dire le produit d’une modélisation méta-sémiotique appliquée à des sémiotiques connotatives. D’un autre point de vue, si on admet que la cohérence des sélections effectuées aux différents niveaux du parcours génératif est un des critères de l’intentionnalité, alors l’identification de la “déformation cohérente” qui caractérise une forme de vie est le moment optimal de la “stabilisation intentionnelle” des sémiotiques connotatives concernées.

B/ L’ANALYSE MÉTA-SÉMIOTIQUE, au contraire, consisterait, dans cette nouvelle perspective, à convertir les invariants identifiés dans les sémiotiques-objets en variétés appartenant à des ensembles plus généraux, voire universels (les “classes” méta-sémiotiques). Par définition, l’analyse méta-sémiotique doit être complétée par la catalyse : ayant identifié une zone ou une dimension de la sémiotique-objet où s’appliquent une contrainte ou une loi du système, elle devra la mettre en perspective avec d’autres options possibles, et non actualisées, pour pouvoir convertir l’invariant en variété. L’analyse méta-sémiotique, par conséquent, “ouvre” la sémiotique-objet sur d’autres perspectives que les siennes propres, sur le contexte, sur un système plus général, sur une culture toute entière, sur la diversité culturelle, sur des modèles plus englobants. En outre, elle n’est pas une “traduction” en un autre plan de l’expression, encore moins un système d’étiquetage terminologique, mais un véritable redéploiement du particulier au sein du général, ou vers l’universel ; on pourrait parler à cet égard de “*conversion méta-sémiotique*” (la conversion des invariants en variétés). Enfin, cette ouverture ne se fait pas hors du texte, mais dans le texte même, par catalyse, de sorte qu’il est possible d’identifier à l’analyse des “points de bifurcation” entre variétés, des hésitations entre deux sélections, voire *des traces, en arrière-plan, des options non retenues*.

Ce dernier point est essentiel pour notre propos, car il implique une “internalisation” de l’activité méta-sémiotique. Et ce, en toute cohérence avec la notion de “conversion méta-sémiotique” : au

lieu de procéder par projection, de l'extérieur, d'un méta-langage formel et d'une terminologie sur la sémiotique-objet, la conversion méta-sémiotique est une opération qui peut s'observer dans le discours analysé lui-même, comme une des possibilités de sa modélisation interne.

Par exemple, après avoir établi la régularité d'une structure narrative (une suite de séquences caractérisées par un prédicat dominant, par des rôles actantiels, par des modalités, etc.), elle y reconnaîtra un invariant (par exemple, un échange polémique entre deux sujets) ; l'analyse méta-sémiotique commence à partir du moment où cet invariant est mis en perspective à l'intérieur des structures narratives disponibles, de sorte qu'il apparaisse comme un choix parmi d'autres possibles ; dans le cas de l'échange polémique, il faudra se demander (1) à *quelle phase* du schéma de l'épreuve cet échange est saisi : confrontation, domination ou résolution, (2) de *quel point de vue* il est saisi : appropriation ou dépossession, attribution ou renonciation, et (3) de *quel type d'interaction* narrative et axiologique il relève : antagonisme, dissension, conciliation, etc.

Autre exemple, celui des éléments naturels : si, au lieu de s'en tenir à une des variétés structurales, le discours fait alterner systématiquement, ou d'une manière qui invite à la confrontation, plusieurs des variétés disponibles, la conversion méta-sémiotique prend alors le pas sur la conversion connotative ; mieux encore, si le texte invite à dépasser la simple confrontation des variétés structurales, pour mettre en scène la variation des conditions perceptives qui expliquent cette variation des structures (par exemple, la perception dominante de l'énergie, ou celle de la solidité, ou celle de l'occupation expansive de l'espace) alors la conversion méta-sémiotique l'aura définitivement emporté.

Comme chez Lotman, l'apparente invariance de la structure d'une sémiotique-objet ne résiste pas à l'analyse méta-sémiotique, puisqu'elle apparaît en fin de compte comme "spécifique" d'un texte particulier, et cette spécificité n'est rien d'autre – c'est du moins ce que soutient Lotman dans *La structure du texte artistique* – qu'un effet de l'intersection de plusieurs modèles plus généraux que l'on peut dégager par catalyse.

L'analyse méta-sémiotique semble, de fait, sans limite, puisque l'élargissement de la perspective dépend des limites que l'analyste s'impose lui-même dans cette "quête" des universaux. L'intervention des "*gender studies*" dans le champ des sciences humaines, et en particulier, dans celui des études sémiologiques est, de ce point de vue, particulièrement révélatrice : un peu partout dans le monde, dans les congrès, les séminaires et les publications sémiotiques, on a commencé à entendre dans les années 80 que les structures narratives et les structures actantielles issues des modèles proppiens et greimassiens étaient "masculins" (ou "sexistes") ; cette affirmation a pu passer longtemps pour une simple provocation, et elle n'est sans doute, finalement, pas plus que cela.

Pourtant, et peut-être involontairement, elle est typique de la conversion méta-sémiotique,

telle que Hjelmslev la définit : ce qui passait jusqu'alors pour un invariant (la structure narrative de la quête, le dispositif actantiel à quatre rôles, la position fondamentale de la structure polémique, notamment dans la définition de l' "épreuve", l'unité syntagmatique élémentaire des schémas narratifs) était mis en perspective, par la critique féministe, dans une alternative présentée comme plus générale, où elle apparaissait comme une "variété" d'une classe méta-sémiotique englobante (celle des systèmes déterminés par le genre sexuel).

Elle est aussi typique de l' "événement discursif" que représente la conversion méta-sémiotique, en un autre sens : autant la récurrence qui installe une sémiotique connotative peut passer inaperçue, dans la mesure où il peut se confondre avec une redondance plus ordinaire, autant l'ouverture des possibles structuraux et la confrontation avec des modèles plus généraux ne peut pas ne pas frapper celui qui y assiste : en effet, la conversion méta-sémiotique implique par définition une confrontation entre une variété réalisée (celle qui passait pour un invariant) et les autres variétés possibles du modèle ; cette confrontation peut rester virtuelle, auquel cas, elle sera simplement perçue comme un changement de niveau de pertinence (par exemple, pour les éléments naturels, le passage de la typologie figurative à la variation des conditions perceptives). Mais elle peut être aussi mise en scène, et notamment dans le cas où les termes de l'alternative sont également manifestés : le discours entre en crise, un conflit éclate, et l' "événement méta-sémiotique" se saisit de son spectateur pour le prendre à témoin du problème posé.

Mais, et c'est sans doute un fait essentiel eu égard à notre objectif initial, ce type de "mise en perspective" et de *crise alternative*, n'est pas le seul fait de discours externes, surplombant et expliquant les textes : on l'observe aussi dans les discours et les pratiques sociales concrètes, elle se manifeste directement dans les figures et la syntaxe des sémiotiques-objets. L'analyse du "beau geste", et, plus généralement, le mécanisme d'actualisation des "formes de vie" dans les discours, montre clairement comment un invariant peut être converti en variété : en récusant un modèle de comportement établi et dominant, ou un système de valeurs consensuel, l'auteur du beau geste, qu'il soit dandy, honnête homme, vieux sage ou cynique militant, suspend leur apparente invariance, et, d'un comportement ou d'une axiologie toujours adoptés en quelque sorte "par défaut" (comme dans les interfaces logicielles), il fait un comportement ou une axiologie "optionnels", un choix qui s'oppose à d'autres choix possibles. Et il y a bien à ce moment-là "mise en scène", en ce sens que la crise alternative se donne à saisir comme un spectacle qui sollicite au moins une prise de conscience, sinon une prise de position, chez le spectateur.

Les petites mises en scène dérisoires du philosophe cynique Diogène, par exemple, ne peuvent pas être extraites de leur contexte discursif et social sans perdre toute signification : elles appartiennent au "texte" socio-culturel qu'elles provoquent et mettent en crise, et il serait vain de vouloir en faire une variété autonome de discours philosophique, même au nom de la tradition



Cette interprétation clarifie la question posée, mais elle perd de vue quelque peu l'objectif de la définition hjelmsléviennne, et notamment l'inversion du rapport entre variations et invariants, le passage d'un type de conversion à un autre :

|                                   |   |            |   |            |
|-----------------------------------|---|------------|---|------------|
| CONVERSION <i>CONNOTATIVE</i>     | = | VARIÉTÉS   | → | INVARIANTS |
| CONVERSION <i>MÉTA-SÉMIOTIQUE</i> | = | INVARIANTS | → | VARIÉTÉS   |

Les sémiotiques connotatives ne sont donc pas seulement *particularisantes*, car elles visent aussi à généraliser une série de variétés pour en faire une classe constante, globalement caractéristique de la signification d'ensemble de la sémiotique-objet. Néanmoins, ce mouvement de généralisation ne dépasse pas les limites de la sémiotique-objet examinée, quelle que soit sa taille : tout se passe comme si la sémiotique connotative fonctionnait comme une saisie globalement cohérente d'un objet particulier, mais selon un principe d'identité individualisant ; en conséquence, la "cohérence" obtenue n'est pas celle d'un modèle, mais une simple *congruence* locale entre les variétés rassemblées. C'est la raison pour laquelle, plutôt qu'un mouvement de particularisation de l'analyse, il convient d'y voir la recherche de la meilleure *adéquation* possible, globale et non partielle, à l'objet analysé, tout en visant la *congruence* (version faible de la *cohérence*) d'une déformation spécifique.

D'un autre côté, les méta-sémiotiques ne sont pas seulement *généralisantes*, car elles font apparaître, au contraire, comme nous l'avons montré plus haut, la *spécificité* des objets analysés, à l'intersection des modèles ou des ensembles structuraux plus généraux qu'elles convoquent et catalysent. Dans la démonstration indirecte de cette spécificité, il faut voir encore le souci de l'*adéquation* ; mais cette spécificité est réductible, car elle n'est pas visée pour elle-même par l'analyse méta-sémiotique, qui la déborde de toutes parts. Ce qui est alors visé, c'est une autre *cohérence*, celle des modèles théoriques et des ensembles englobants, au-delà de la sémiotique-objet.

En somme, la solidarité entre les deux types de conversion s'exprime plus précisément sous la forme d'une corrélation entre deux variations graduelles (entre deux "valences"), c'est-à-dire entre une valence de *cohérence* et une valence d'*adéquation*. La version la plus forte de la cohérence, celle de la modélisation méta-sémiotique, sélectionne la version la plus faible de l'adéquation, une *spécificité* réductible ; inversement, la version la plus forte de l'adéquation, la modélisation individualisante connotative, sélectionne la version la plus faible de la cohérence, la *congruence*.

NB : La conception tensive des relations entre la modélisation connotative et la modélisation méta-sémiotique permet de rendre compte très précisément de ce qui se

passer quand la conversion méta-sémiotique relève d'une stratégie de critique alternative, qu'elle soit externe, comme celle des "*gender studies*", ou interne, comme celle du beau geste ou des mises en scène cyniques. La *crise alternative*, en effet, a pour premier objectif de manifester et de rendre publique la *spécificité* de l'invariant visé, mais l'efficacité de la stratégie exige que cette spécificité, dans le même mouvement, soit *décomposable* et immédiatement *réduite* à une intersection de possibles.

Cette particularité ne peut s'expliquer que si les deux conversions restent solidaires l'une de l'autre. La solidarité tensive entre les deux conversions permet alors d'envisager des transformations de l'une à l'autre : une suite de choix adoptés par défaut ou par consensus, dont on oublie ainsi la spécificité, forme, du fait même de l'usage et du consensus, un ensemble de variétés congruentes, et se constitue ainsi en invariant (conversion connotative) ; dès lors, seule la conversion méta-sémiotique propre à la *crise alternative* peut en "réveiller" (en réactualiser) le caractère spécifique, et le réduire.

La syntaxe des conversions connotatives et méta-sémiotiques aurait alors quelque chose à voir avec la *mémoire du discours*, ainsi qu'avec les mécanismes de *marquage*, d'*enfouissement* et de *désenfouissement* qui la caractérisent. Cette syntaxe, qui est aussi celle de la praxis énonciative, s'exprime tout particulièrement bien dans le cas des "formes de vie", qui semblent être une zone de pivotement exemplaire entre les deux types de conversion. L'invariant engendré par la conversion connotative garde en quelque sorte la "mémoire" de sa spécificité, relativement aux autres possibles non réalisés : la *congruence* est un *marquage* connotatif de cette spécificité ; dès lors la conversion méta-sémiotique peut désenfouir cette spécificité, et la réduire.

*Adéquation* et *cohérence* sont donc les deux valences épistémologiques qui guident et définissent les conversions connotatives et méta-sémiotiques, et qui sous-tendent leurs mouvements relatifs apparents, la particularisation et la généralisation. Nous retrouvons là la double contrainte de toute analyse : la recherche d'un équilibre entre le général ou l'universel, le système et les types, d'une part, et le spécifique, le singulier, le divers et ses occurrences, d'autre part. Les méta-sémiotiques, tout comme les sémiotiques connotatives, recherchent cet équilibre, mais avec un dosage propre à chacune d'elles : chacune à sa façon, elles visent une cohérence (*cohérence* ou *congruence*) et saisissent de manière plus ou moins adéquate (*adéquation* ou *spécificité*) l'objet analysé.

La solidarité entre les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques pourra donc être traitée dans la perspective d'une *relation tensive entre adéquation et cohérence*. De ce fait même, cette solidarité n'est plus seulement un principe, posé en théorie, mais s'appuie sur une structure qui leur est commune, et à l'intérieur de laquelle on peut régler le passage de l'une à l'autre grâce

à des variations de tensions et grâce à des inversions de polarités.

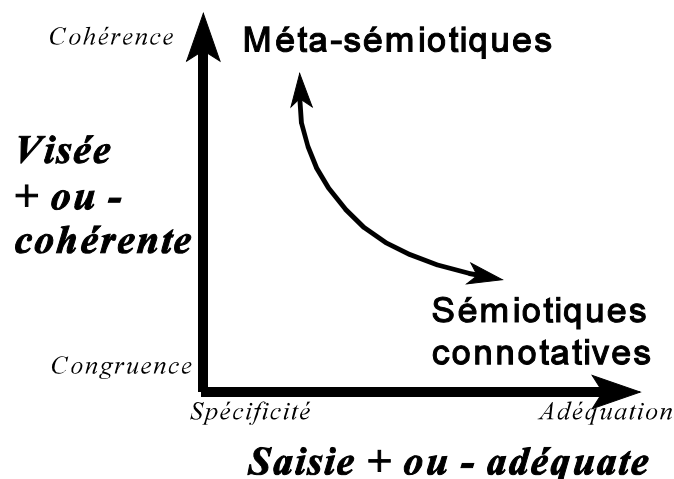
## *Les quatre types de sémiotiques réflexives*

La structure tensive que nous envisageons sera composée de deux valences : la *visée*, + *ou - cohérente*, d'une part, et la *saisie*, + *ou - adéquate*, d'autre part. Sur la structure ainsi définie, les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques apparaîtront alors comme deux des positions extrêmes qu'il est possible d'identifier sur les corrélations entre l'adéquation et la cohérence :

1) Les méta-sémiotiques visent la *cohérence*, et n'obtiennent l'adéquation, en quelque sorte, que par un effet secondaire, celui de la *spécificité* ; mais, comme nous l'avons déjà souligné, cette spécificité (l'intersection et la superposition de structures plus générales) est dans la plupart des cas réductible, et elle ne représente que la version la plus faible de l'adéquation, celle qui se contente de la rencontre singulière et quasi-contingente de plusieurs ensembles qui n'appartiennent pas en propre à l'objet analysé. Le cas des méta-sémiotiques critiques et alternatives est très clair à cet égard, puisque la conversion méta-sémiotique y fonctionne comme "dénonciation" d'un pseudo-invariant, et "révélation" de sa spécificité, en même temps que récusation de son adéquation : la crise alternative méta-sémiotique nous dit en somme que cette spécificité-là est trompeuse, et qu'elle n'atteint justement qu'une adéquation imparfaite, partielle et partielle.

2) Les sémiotiques connotatives visent aussi la cohérence, mais une cohérence locale, restreinte que nous avons appelé la *congruence*, et qui, là aussi, n'est qu'un effet secondaire du souci de l'adéquation : pour preuve, le fait qu'elles puissent se contenter d'une régularité très partielle, d'une congruence qui n'englobe pas obligatoirement la totalité de la sémiotique-objet analysée (la conversion connotative n'obéit pas à l'exigence d'exhaustivité). Il s'agit avant tout de repérer la régularité d'un ensemble de variétés, de les prélever pour en faire des classes invariantes, d'identifier les modalités d'une déformation spécifique de l'objet : même congruente, cette déformation, une fois identifiée, reste avant tout la signature singulière d'une identité individuelle fortement affirmée.

Les deux types de sémiotiques occupent donc les pôles extrêmes de *la corrélation inverse entre adéquation et cohérence*, puisque chacune d'entre elles doit se contenter des degrés faibles de l'une des deux pour pouvoir atteindre les degrés forts de l'autre.



Mais la structure tensive définit une infinité d'autres positions possibles (tous les points de l'espace interne), et notamment, deux autres positions extrêmes, sur la corrélation directe entre les deux valences, et qui pourraient être définies, par une sorte d'extrapolation post-hjelmslevienne, ainsi :

3) Que serait une sémiotique qui viserait une cohérence très faible (une *congruence*), et dont le souci d'adéquation resterait limité à un effet de *spécificité* ? Le discours académique de l' "explication de texte" à la française en est sans doute le meilleur exemplaire. Mais Greimas en donne aussi un échantillon, dans une tout autre perspective, quand il affirme que l'énonciation énoncée, avec tout ce qu'elle comporte de modalisation subjective et de distance évaluative, déictique, autonymique ou commentative, constitue une *méta-sémiotique non scientifique*. Nous reviendrons plus loin sur la distinction hjelmslevienne entre sémiotiques scientifiques et sémiotiques non scientifiques ; nous pourrions aussi discuter de l'appellation "méta-sémiotique", en l'occurrence, car la déhiscence provoquée par la modalisation énonciative dite "subjective" est certainement "non scientifique", mais probablement plus "connotative" que "méta-sémiotique" (au sens de Hjelmslev). Mais, d'ores et déjà, une place semble ici offerte aux "sémiotiques non-scientifiques", aux modélisations sans opérations ni procédures, du côté des valences les plus faibles de la structure tensive : nous appellerons "*sémiotiques intuitives*" les sémiotiques qui occupent cette position.

Quant à leur définition hjelmslevienne (ni procédures, ni opérations), elle ne dit rien de très explicite qui puisse être directement exploitable et opératoire. Pourtant, par déduction, on peut supposer que, par rapport aux méta-sémiotiques scientifiques, qui sacrifient, tout comme elles, l'exigence d'adéquation au profit d'une simple quête de la spécificité, elles renoncent en plus à la cohérence, pour se contenter d'une congruence locale et provisoire, voire de rencontres

et d'association occasionnelles : en effet, ce sont justement les opérations et les procédures explicites de l'analyse et de la modélisation qui garantissent la cohérence des méta-sémiotiques scientifiques.

Plus précisément encore, et en repartant de la définition hjelmslevienne, ce renoncement se manifeste surtout au moment de la catalyse, qui va faire émerger les modèles plus généraux, car ce seront alors, au mieux, dans le cas des *sémiotiques intuitives*, des modèles *ad hoc*, des simulacres qui serviront de support ou d'alibi à l'intuition. Le cas un peu caricatural des associations symboliques ("Le rouge signifie ceci", "Le coquelicot signifie cela", "La mer est un symbole de X") est pourtant parfaitement explicite : sous couvert d'une formulation générale, d'une loi symbolique, l'énoncé descriptif est parfaitement redondant avec le contenu du texte lui-même, de sorte que, ce qui est une véritable spécificité obtenue par intersection de structures plus générales dans une méta-sémiotique, est ici une pure et simple singularité, une spécificité accidentelle, saisie à travers des modèles redondants ou paraphrastiques.

En conséquence, tout comme les autres positions du système, les *sémiotiques intuitives* remettent en cause les invariants et les variétés, mais, d'une certaine manière, en ignorant la distinction qui les oppose : plus rien, en effet, ne distingue la réalisation concrète d'une occurrence et le modèle qui en rend compte, puisque le modèle *ad hoc*, par définition, ne fait que traduire et paraphraser directement ce qu'il décrit. Il en résulte que les sémiotiques intuitives n'ont *aucun pouvoir de conversion* : elles traitent les variétés comme des variétés, et les invariants comme des invariants. Une modélisation, en bref, tuée dans l'œuf !

4) Que serait enfin une sémiotique qui prétendrait *à la fois* viser une cohérence généralisante, voire universelle, et saisir de la manière la plus adéquate les objets qu'elle analyse? Certes, à entendre les commentaires ou à lire les discours de nombreux sémioticiens sur leurs propres travaux, il ne manque pas de candidats pour cette position ; mais, plus sérieusement, quelle serai(en)t la ou les conditions pour que la cohérence ne se réduise pas à une simple congruence, une retombée secondaire d'une saisie adéquate, et pour que l'adéquation ne se réduise pas à un effet indirect de spécificité, conséquence d'une visée cohérente ? Comment, en d'autres termes, éviter que l'adéquation la plus forte ne sélectionne qu'un effet de congruence, et que la cohérence la plus forte ne soit accompagnée que d'une spécificité réductible ?

Il faudrait pour cela que la cohérence obtenue ne soit jamais enclose dans les limites de l'objet, et que la spécificité démontrée ne soit pas réductible à une intersection d'occasion entre des modèles généraux ou universels. Pour traiter cette difficulté, plusieurs propositions existent déjà :

1) Celle de Jacques Geninasca, qui propose un modèle et une méthode pour rendre compte de la spécificité des discours, notamment artistiques, et qui se constitue de quelques

procédures très explicites de segmentation et d'établissement du "texte", de deux types de rationalités (inférentielle et mythique), et de trois types de saisies (molaire, sémantique et impulsive). La cohérence d'ensemble du modèle pourrait être amendée, mais elle est accessible, et déjà en perspective dans les propositions de Geninasca ; l'adéquation est atteinte, pour peu que cette proposition théorique soit complétée – c'est le cas dans les pratiques analytiques des tenants de cette position – par une bonne part des concepts et opérations de la sémiotique dite "standard" (actants, figures, énonciation, etc.).

Néanmoins, il ne semble pas que cette position théorique et méthodologique remplisse les conditions que nous avons fixées plus haut pour la quatrième position dans la structure tensile, à savoir que la cohérence obtenue ne soit jamais enclose dans les limites de l'objet, et que la spécificité démontrée ne soit pas réductible à une intersection d'occasion entre des modèles généraux ou universels : la cohérence obtenue (notamment par la rationalité mythique) semble être toujours présentée, dans les analyses de Géninasca, comme enclose dans l'objet analysé, et la spécificité n'y est pourtant démontrée qu'à partir d'un très petit nombre de propriétés qui, elles, sont d'une grande généralité.

2) Celle de la sémiotique "morphodynamique" en général, qui, en évitant le piège des terminologies proliférantes et des traductions formelles, propres aux théories conceptuelles, semble du même coup supprimer la tension entre la cohérence et l'adéquation : si la cohérence des méta-sémiotiques les éloigne de l'adéquation, et ravale la spécificité de l'objet à un effet d'intersection contingente entre structures, c'est parce que, pour l'essentiel et pour aller vite, les structures en question, de nature conceptuelle, d'un côté n'ont plus de rapport avec l'intuition sensible, et encore moins avec les "choses mêmes", comme disent les phénoménologues, et, de l'autre, ne comportent aucun principe de déformation qui leur soit propre, mais seulement des alternatives combinatoires. S'il en est ainsi, c'est que, de fait, ces structures sont "statiques", et que leur conversion méta-sémiotique (le passage de l'invariant aux variétés) ne peut advenir que sous la forme d'une réouverture ultérieure de la combinatoire.

Les sémiotiques morphodynamiques comportent un principe de déformation interne et intrinsèque (et c'est pourquoi on les qualifie de "dynamiques") : on pourrait dire à leur propos, en un sens, que ce n'est pas l'invariant qu'elles schématisent, mais le principe de la variation dans son ensemble, et que pour elles, contrairement aux méta-sémiotiques conceptuelles, l'invariant n'est qu'un cas particulier de l'ensemble de la structure dynamique. Cette propriété découle d'un postulat fondateur de toute sémiotique morpho-dynamique : tout univers sémiotique présuppose au minimum un domaine spatio-temporel caractérisé par une diffusion inorganisée de l'énergie: un "espace tensif", en quelque sorte ; puisque la force et les tensions sont premières, et sous-jacentes à quelque articulation catégorielle que ce soit, il en découle que la variation n'est

pas une propriété secondaire des invariants, mais au contraire que les invariants forment des zones de fixation et de stabilisation sur le fond d'une variation généralisée.

Les sémiotiques morphodynamiques pourraient constituer une bonne candidature pour occuper la quatrième position de la structure tensive : elles "réconcilient" en effet adéquation et cohérence, elles résolvent et abaissent la tension entre le particulier et le général, notamment en faisant de l'invariant un cas particulier de la variation, à l'inverse des méta-sémiotiques. En outre, elles se présentent comme "conformes aux choses mêmes", ou, plus précisément et plus modestement, comme la schématisation de l'expérience sensible, et non, comme le font les méta-sémiotiques, comme la traduction conceptuelle des contenus sémantiques.

En outre, dans les termes mêmes de Hjelmslev, elles combinent les deux conversions qui caractérisent, respectivement, les sémiotiques connotatives et les méta-sémiotiques, mais en les appréhendant au niveau des principes épistémologiques de la schématisation, et non plus seulement à celui du fonctionnement des sémiotiques-objets : d'un côté, elles traitent la variation et la déformation structurale comme un invariant de tous les systèmes, et, de l'autre, elles traitent les invariants comme des variétés de la variation et de la déformation structurale.

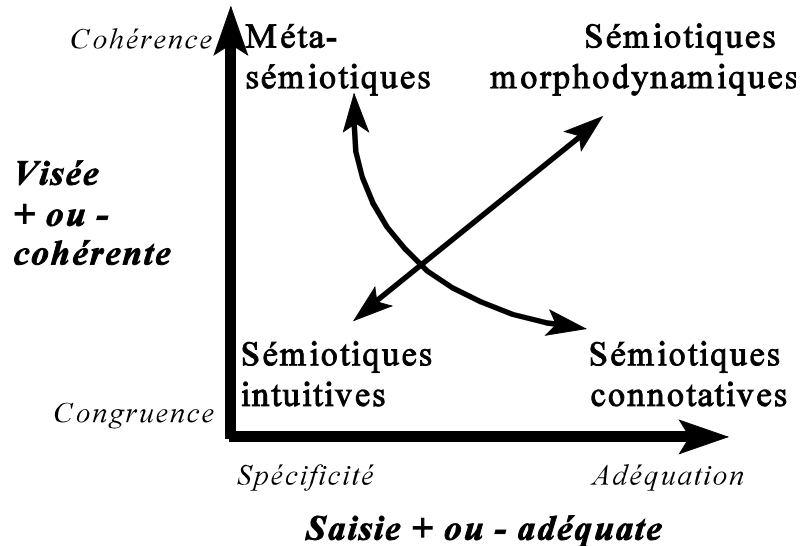
Les sémiotiques morphodynamiques occupent donc la quatrième zone typique des tensions entre cohérence et adéquation.

NB : Il est possible d'imaginer, dans cette perspective, une dérive (régressive) vers les sémiotiques intuitives, justement parce que les sémiotiques morphodynamiques se réclament aussi de la conformité à l'intuition phénoménale : il suffit pour cela, d'un côté, de renoncer à toute schématisation, et de ravalier le commentaire sémiotique à une paraphrase plus ou moins métaphorique, impressionniste et *ad hoc* (valence de cohérence faible), et, de l'autre côté, de remplacer l'expérience au sens phénoménologique (comme forme globale de l'intentionnalité et des significations qui émergent de la perception du monde sensible), par l'expérience et l'intuition personnelle de l'analyste (valence d'adéquation faible). Cette possibilité – pure imagination de ma part, heureusement – confirme l'existence d'une corrélation directe entre adéquation et cohérence, y compris dans leurs valences faibles ou nulles.

Nous sommes maintenant en mesure d'ajouter aux deux conversions de base, deux autres qui complètent le système :

|                                   |   |            |   |            |
|-----------------------------------|---|------------|---|------------|
| CONVERSION <i>CONNOTATIVE</i>     | = | VARIÉTÉS   | → | INVARIANTS |
| CONVERSION <i>MÉTA-SÉMIOTIQUE</i> | = | INVARIANTS | → | VARIÉTÉS   |
| CONVERSION <i>INTUITIVE</i>       | = | VARIÉTÉS   | → | VARIÉTÉS   |
|                                   | & | INVARIANTS | → | INVARIANTS |
| CONVERSION <i>MORPHODYNAMIQUE</i> | = | INVARIANTS | → | VARIÉTÉS   |

La structure tensive est maintenant complète.



La structure tensive est aussi une structure syntaxique, on l'on peut passer d'une position à l'autre par des transformations graduelles des valences sur les deux axes de contrôle.

C'est ainsi que, pour passer d'une méta-sémiotique à une sémiotique morphodynamique, il faut augmenter l'adéquation, c'est-à-dire en l'occurrence s'éloigner du principe de traduction conceptuelle, ainsi que la simple conversion "Invariant → Variétés", et introduire la schématisation de l'expérience perceptive et sensorielle, ainsi qu'un principe de variation et de déformation plus puissant que le principe d'invariance : c'est en quelque sorte le chemin emprunté, depuis quelques années, par la sémiotique dite "tensive".

Le cas le plus significatif est bien sûr celui de la transformation des sémiotiques connotatives en méta-sémiotiques, et *vice-versa* : en se fondant sur la structure tensive, on peut prévoir que cette transformation jouera sur les deux valences : augmentation ou diminution de la cohérence de la visée, corrélatives, respectivement, d'une diminution ou d'une augmentation de l'adéquation de la saisie.

Mais, d'un point de vue opératoire, ce sera surtout l'inversion du rapport invariants / variétés qui prévaudra, et cette inversion est elle-même réversible : nous avons observé, dans le cas de la "crise alternative", le passage, dans la sémiotique-objet elle-même, d'une sémiotique connotative à une méta-sémiotique ; nous pouvons tout aussi bien envisager la banalisation consensuelle d'un discours critique alternatif (par exemple celui des *gender studies* !), converti ainsi en invariant consensuel ou normatif (la *political correctness*), et, par conséquent, à son tour,

en sémiotique connotative.

## LA DIMENSION DE MODÉLISATION

### *Discours sémiologique et discours scientifique*

A la distinction entre sémiotiques connotatives et méta-sémiotiques, Hjelmslev ajoutera ultérieurement la distinction entre méta-sémiotiques “scientifiques” et “non scientifiques”. Résumons et commentons la séquence de définitions qui lui permettent d’y parvenir :

1) Partant du constat que tout texte est constitué du *mélange* de plusieurs systèmes hétérogènes, dont au moins un, pour les langages verbaux, est un système linguistique, il examine le statut de toutes ces “parties” de texte qui ne peuvent se réduire au système linguistique, et qu’il appelle les *connotateurs*.

2) Les ensembles de connotateurs se définissent à la fois par leur *solidarité interne* qui en fait des classes isolables (et, du point de vue du discours, des isotopies autonomes), et par une *solidarité externe* qui les relie aux classes de signes du système linguistique<sup>1</sup>.

La *solidarité interne* caractérise ce que nous avons appelé la *congruence*, et la solidarité externe, ce que nous avons appelé l’*adéquation*. La solidarité externe permet de recueillir l’ensemble des variétés, et la solidarité interne, de les constituer en invariants.

3) Hjelmslev introduit alors le critère suivant : les sémiotiques connotatives sont des sémiotiques non scientifiques, et les méta-sémiotiques, des sémiotiques scientifiques ; ce qui fait la différence entre les deux est la présence ou l’absence d’*opérations* (p. 161) ; reportons-nous à la définition des opérations :

*Nous définirons une opération comme une description en accord avec le principe d’empirisme, et une procédure comme une classe d’opérations à détermination réciproque.* (p. 50)

---

<sup>1</sup> Ils présentent en outre la propriété de ne point faire obstacle à la traductibilité entre deux classes de signes qui seraient solidaires de classes de connotateurs différents : cela implique notamment que la solidarité externe, entre, d’un côté, les ensembles de connotateurs et, de l’autre, les classes de signes, est fragile, et qu’en passant des uns aux autres, on change littéralement de niveau de pertinence, phénomène déjà observé à propos des connexions métalinguistiques. Comme le précise Hjelmslev :

*Dans l’analyse du texte, les connotateurs apparaîtront donc comme des parties qui entrent dans des fonctions de telle sorte que ceux-ci seront susceptibles de substitution mutuelle quand ces parties seront éliminées.*

Comme par ailleurs la description est définie comme une succession de divisions permettant de constituer des classes d'équivalences et des différences, on comprend mieux ce que signifie cette nouvelle distinction entre sémiotiques connotatives et méta-sémiotiques : les premières fonctionnent selon le seul principe de la "solidarité" entre parties, pour produire des invariants locaux et *ad hoc*, et les secondes, selon le principe des opérations descriptives de division et d'articulation, pour retrouver sous les invariants apparents, des propriétés plus générales.

4) Dernière étape : la *méta-sémiotique scientifique* est une méta-sémiotique qui porte sur une méta-sémiotique (= une sémiotique-objet scientifique), et la *sémiologie* est une méta-sémiotique qui porte sur un langage de connotation (= une sémiotique-objet non scientifique).

Ces deux derniers types appartiennent tous deux à la catégorie des sémiotiques scientifiques, puisque ce sont des méta-sémiotiques (avec opérations de description), mais l'une à pour objet une sémiotique qui est déjà scientifique (une méta-sémiotique), et l'autre à pour objet une sémiotique non-scientifique (une sémiotique connotative).

Cette dernière étape du raisonnement fait donc le tri entre deux types de méta-sémiotiques descriptives, que rien ne distinguent en elles-mêmes, sinon la nature différente de leur objet. La distinction est-elle opératoire ? A-t-elle un quelconque intérêt pour notre propos ?

On doit pour commencer se rappeler le point de départ de l'argumentation et de cette chaîne de définitions : l'hétérogénéité textuelle, et la nécessité de distinguer plusieurs sortes d'organisations sémiotiques dans cette hétérogénéité ; il s'agit en quelque sorte, non pas de réduire cette homogénéité, mais d'y dégager quelques lignes de cohérence, et de les hiérarchiser. En outre, il est bien clair que toutes ces catégories concernent non pas des types de commentaires extérieurs au texte lui-même, mais bien des modes de fonctionnement différents de ce texte, *des types syntaxiques du discours*, pourrait-on dire aujourd'hui.

En effet, à aucun moment du raisonnement, Hjelmslev n'éprouve le besoin de préciser si l'on est sorti du texte ou pas, si les "solidarités" et les "procédures" dont il parle appartiennent à d'autres textes que le texte analysé, comme si la question n'était pas pertinente. Nous les traiterons donc de la même manière, c'est-à-dire comme *différentes modalités syntaxiques du fonctionnement discursif*.

Mais le plus étonnant dans cette construction est que la nature (avec procédure ou sans procédure) de la sémiotique-objet constitue une bifurcation irréversible pour la description à venir. On peut supposer, à cela, deux raisons principales :

1) PREMIÈRE RAISON : la forme propre d'une méta-sémiotique ne suffit pas à en assurer le caractère "scientifique" : encore faut-il que son objet lui-même résulte d'une procédure, et que son extraction, à partir du texte hétérogène, ait obéi au principe de la description empirique. Cette procédure d'extraction, qu'on l'appelle "lecture" ou "segmentation", caractérisera en effet la

nature des faits à décrire. Il est clair, par exemple, qu'une description syntaxique des phrases françaises et de leur mécanisme d'engendrement n'a pas le même statut qu'un dictionnaire de langue, et encore moins qu'une encyclopédie de symboles utilisés en littérature française...

Pour Hjelmslev, le respect des exigences qui régissent la description ne suffisent apparemment pas à fonder son caractère "scientifique", et la structure (procédurale ou non procédurale) de l'objet étudié est tout aussi déterminante. D'un autre point de vue, on remarque que bien des linguistes ont été amenés, comme Culioli, à postuler, chez les sujets parlants d'une langue, une "compétence épilinguistique", comme si l'exercice même de la parole impliquait une saisie quasi-procédurale du système virtuel de la langue, comme si la structure de la langue était déjà partiellement lisible dans ses usages. Le cas de l'écriture est encore plus clair, puisqu'en tant que technique, elle présuppose elle aussi une analyse avec opérations et avec procédures, aussi bien du plan de l'expression que du plan du contenu d'une langue. Dès lors, si l'objet d'analyse présente quelque caractère "proto-scientifique", la description linguistique se présentera plus aisément comme une "méta-sémiotique scientifique", et non comme une "sémiologie".

A cet égard, la plupart de nos analyses sémiotiques concrètes ne sont pour la plupart d'entre elles que d'approximatives "sémiologies", dans la mesure où elles portent sur des objets "non scientifiques" au sens de Hjelmslev.

En tout état de cause, elles n'auraient le titre de "méta-sémiotiques scientifiques" que si leurs objets, les discours et les énonciations concrètes, étaient eux-mêmes des sémiotiques scientifiques, c'est-à-dire comprenaient déjà en eux-mêmes une dimension méta-sémiotique où l'on pourrait repérer des opérations et des procédures et pas seulement des solidarités connotatives.

Mais, inversement, cela revient à dire aussi qu'il n'y a pas de différence de "dignité" et de "rigueur" entre un discours scientifique et un discours sémiologique, puisque la différence tient à la structure interne de leurs objets respectifs, et non à leur structure propre. Si on suppose maintenant que les mêmes sémiotiques-objets peuvent exister soit à l'état de sémiotiques connotatives (sans opérations ni procédures) soit à l'état de méta-sémiotiques (avec opérations et procédures explicites), alors on pourra dire plus généralement que :

- le *discours sémiologique* s'occupe de la forme connotative des objets (de leurs solidarités internes et de leurs invariants propres)
- le *discours scientifique* s'occupe de la forme méta-sémiotique des objets (de leurs opérations et procédures, et des invariants et variations qui les subsument)

2) DEUXIÈME RAISON : si on se reporte à la première étape de la définition des sémiotiques connotatives et des méta-sémiotiques, on comprend que la relation entre variétés et invariants est déterminante.

Le passage d'une sémiotique-objet scientifique à une méta-sémiotique scientifique ne fait, de ce point de vue, aucune difficulté : l'ouverture sur des modèles plus généraux et des catégories englobantes est déjà engagée dans la première, et elle se poursuit dans la seconde ; eu égard à la structure tensives que nous avons proposée, aucune inversion des tensions ne se produit.

Il en va tout autrement du passage d'une sémiotique connotative à une sémiologie : la première élabore des invariants et referme le texte sur lui-même, alors que la seconde, en tant que méta-sémiotique, doit inverser le processus, ouvrir et déplier à nouveau les structures posées comme invariantes, et les mettre en perspective avec des modèles plus généraux ; dans la structure tensives, les corrélations s'inversent. Il s'agirait en somme d'une transformation plus radicale, et problématique, voire d'une "crise" de la cohérence textuelle.

C'est exactement le phénomène que nous avons observé dans les "crises alternatives", comme celle du "beau geste", ou celles du conflit entre formes de vie établies et formes de vie innovantes, et que nous avons justement identifiées comme la prise en charge problématique d'une sémiotique connotative par une méta-sémiotique (désormais : par une sémiologie). L'effet "forme de vie" résulte très précisément de cette crise méta-sémiotique.

De même, on pourrait penser que telle modalité particulière du débrayage énonciatif dans un texte romanesque (par exemple, les "auto-interpellations" des personnages, et les dialogues intérieurs simulés, chez Aragon) est caractéristique du style du romancier, et qu'elle participe donc d'une sémiotique connotative ; mais, soumise au régime critique que lui impose une méta-sémiotique, elle trouve place dans l'histoire d'un genre, depuis les nouveaux usages du discours indirect libre chez Zola, jusqu'au monologue intérieur dans le Nouveau Roman, histoire dont la production romanesque d'Aragon trace elle-même les grandes étapes, mais dont elle n'est qu'un échantillon et une variété.

### *Bilan : les fonctionnements discursifs*

Pour plus de commodité, et pour nous dégager provisoirement de la question de savoir si les différents types de sémiotiques que nous envisageons sont internes ou externes au texte, ou partiellement l'un ou l'autre, nous parlerons désormais "*fonctionnements discursifs*" et de *types de modélisation*.

Par rapport à la structure tensives complète, les méta-sémiotiques et les sémiotiques morphodynamiques concourent également à une explicitation des procédures de description, et notamment à la définition des opérations qui les composent ; chacune à leur manière, puisque les unes prêtent ces opérations à l'analyste, et les autres les attribuent à la topologie dynamique qui schématise les phénomènes. Les unes et les autres constituent donc des "sémiotiques

scientifiques”, et leur prise en charge au second degré donnera lieu également à une méta-sémiotique scientifique. Inversement, les sémiotiques intuitives comme les sémiotiques connotatives renoncent à toute explicitation des opérations et des procédures de description, les premières plus encore que les secondes, et, par conséquent, leur prise en charge donnera lieu également à une sémiologie.

Nous pouvons donc distinguer seulement deux types de fonctionnements discursifs de premier degré :

1- Le *fonctionnement connotatif* du discours, qui désigne ce type de syntaxe discursive où les séries de variétés (les connotateurs) sont converties en invariants (les sémiotiques connotatives) ; le fonctionnement connotatif recouvre toute la zone qui va, dans la structure tensile, des sémiotiques intuitives aux sémiotiques connotatives.

2- Le *fonctionnement méta-discursif*, qui désigne cet autre type de syntaxe discursive où affleurent des modèles et des catégories plus générales que celles que manipule le discours ; le fonctionnement méta-discursif recouvre toute la zone des méta-sémiotiques et des sémiotiques morphodynamiques.

Puis deux types de fonctionnements discursifs de second degré :

3- Quand l'énonciation affiche et décrit son propre fonctionnement connotatif, nous aurons donc affaire à un *discours sémiologique*.

4- Quand elle affiche et décrit son propre fonctionnement méta-discursif, nous aurons alors affaire à un *discours scientifique*.

Globalement, ces différents types de “fonctionnements” du discours se situent sur une seule et même dimension, dont ils représentent les différentes variétés syntaxiques. Cette dimension est celle de la “modélisation”, celle où la praxis énonciative peut déployer ses propres variétés, ou constituer de nouveaux modèles spécifiques ou généraux, celle, en somme où elle dialogue avec le “système virtuel” et avec tous les discours de modélisation antérieurs ou contemporains. On pourra donc dire maintenant que

*la dimension de la “modélisation” discursive peut adopter un fonctionnement syntaxique de type “connotatif”, de type “méta-discursif” au premier degré, de type “sémiologique” et de type “scientifique”, au second degré.*

## RÉGIMES ÉNONCIATIFS

Les quelques études concrètes réalisées en ce sens, que ce soit à propos de la peinture, du cinéma ou de la littérature, montrent clairement que les “auteurs” sont très souvent en mesure

de produire, d'extraire et de systématiser des "modèles" de leurs propres œuvres : Aragon, Claudel, Baudelaire, Ionesco, Proust, Kandinsky, Godard, etc., ont en effet eux-mêmes produits des discours qui, s'ils ne peuvent passer pour des "méta-sémiotiques scientifiques" au sens strict, comportent pourtant, parmi bien d'autres dimensions, des "opérations" et des "procédures" qui, à partir d'un petit nombre de figures ou de modèles organisateurs, expliquent en partie l'engendrement de leurs œuvres.

Quand Ionesco, dans *Notes et Contre-Notes*, explique que l'absurde est pour lui la rencontre entre deux types d'angoisses existentielles, l'angoisse du vide et l'angoisse du trop-plein, il modélise explicitement deux des grands procédés de son œuvre dramatique : l'évidement du sens, l'insignifiance des contenus, d'un côté, et la mécanisation de la parole, et la prolifération des figures matérielles, d'autre part.

Certes, il est de bon ton, et traditionnel dans la critique universitaire, de n'en pas tenir compte, et de s'appuyer pour cela sur la récusation de la critique des "intentions" d'auteurs : les auteurs ne sont pas les mieux placés pour dire la signification de leurs productions, et, faute de pouvoir échapper – si on se place dans la perspective de l'engendrement de l'œuvre – au psychologisme, on se réfugie dans la perspective de la lecture, de la sémantique ou de la sémiotique interprétatives, de l'herméneutique, renonçant ainsi à l'essentiel d'une perspective générative, qui doit être explicative.

Il est particulièrement frappant de constater à quel point, dans les monographies consacrées à tel ou tel auteur, leurs textes "modélisants" ou "méta-sémiotiques" sont évités, ou, tout au plus, traités comme des textes parmi d'autres, d'un genre différent (celui des "essais"), mais, justement, comme ne pouvant présenter aucune vertu explicative, par rapport à tous les autres. Il semble alors évident que de l'activité même d'écriture, de peinture, de filmage ou de dessin ne puisse se dégager aucune activité méta-sémiotique, où s'afficherait quelques unes des règles d'engendrement du texte, de l'image ou du film.

D'un autre côté, l'édifice greimassien dénommé "parcours génératif", même s'il fournit un cadre fort et indispensable à la théorie de la signification, a montré ses limites : les conversions n'ont jamais fonctionné (du moins dans leur version classique et logico-formelle), et l'énonciation n'y trouve aucune place

C'est pourquoi il est nécessaire de se doter d'une théorie explicite et opératoire de l'activité méta-sémiotique, en relation avec la production des discours concrets et leurs énonciations.

### *Motivation et immotivation, embrayage et débrayage*

L'énonciation adopte un fonctionnement méta-sémiotique quand son "orientation" semble *non motivée*, c'est-à-dire quand l'orientation discursive qu'elle impose ne paraît pas conforme avec celle adoptée pour la narration, et ne semble ni la conforter ni la reproduire. La "motivation" en l'occurrence, serait ici très proche de la redondance, et la "non-motivation", de l'information pure, en ce sens que l'orientation "motivée" est entièrement prévisible, et l'autre, imprévisible. Nous avons déjà rencontré cette distinction : elle permettait de faire la différence entre les sémiotiques *intuitives* (à tendance redondante), d'un côté, et toutes les autres (non redondantes), de l'autre. Nous avons même identifié des motifs structuraux typiques des premières comme des secondes : celui qui caractérise le mieux les sémiotiques intuitives, c'est la projection symbolique ; pour les autres, c'est le système semi-symbolique.

Pour que la dimension de la modélisation soit activée, il faut et il suffit qu'une déhiscence quelconque apparaisse dans le discours, un débrayage interne qui puisse faire place à l'exercice de la réflexivité (le discours a pour objet le discours) : dès que le discours est en mesure, par exemple, de manifester également, séparément et corrélativement deux niveaux différents du parcours génératif (par exemple, le niveau modal et le niveau figuratif) pour exprimer une même configuration (par exemple, la jalousie), l'un des deux apparaît comme le lieu de la reformulation de l'autre, de la glose et de la description de la signification de l'autre.

C'est ainsi que dans *La Princesse de Clèves*, où abondent les énoncés modaux, à côté de bien d'autres énoncés qui mettent en scène des comportements sociaux, des parcours figuratifs individuels et des réactions somatiques, les énoncés modaux apparaissent comme une *reformulation descriptive et explicative* des autres énoncés à orientation affective. D'un côté, on nous raconte la précipitation du duc de Nemours qui s'apprête à rencontrer Mme de Clèves avant leur séparation provisoire :

*"Il monta avec une agitation et un trouble qui ne peut se comparer qu'à celui qu'eut Mme de Clèves quand on lui dit que M. de Nemours venait pour la voir."*

(*La Princesse de Clèves*, Garnier-Flammarion, 1961, p. 135)

Mais on nous fournit aussi la "formule modale" qui décrit et explique cette "agitation" et ce "trouble" :

*"...il ne put se résoudre à partir sans la voir."* (loc. cit., p. 135)

Comme les deux énoncés manifestes expriment le même énoncé narratif et affectif sous-jacent (l'imminence de la séparation entre les deux amants : trait *jonctif* + trait *affectif* + trait *aspectuel*), on considère que le second *glose et décrit* le premier (c'est en général au niveau le plus abstrait qu'on attribue ce rôle, mais cela importe peu pour notre propos).

Il se trouve, chez Mme de La Fayette, que cette relation est quelque peu redondante : certes, les contenus des énoncés modaux et des énoncés figuratifs sont différents, et les uns constituent une véritable *analyse* des autres (on parle d'ailleurs à propos de ce roman du "*premier*

*roman d'analyse français*”), mais ils se redoublent et expriment le même ensemble de traits sémantico-syntaxiques (cf. trait *jonctif* + trait *affectif* + trait *aspectuel*). Cette convergence, cette redondance en immanence, pourrait faire problème si elle ne s’accompagnait d’un changement de perspective : la perspective est “extérieure”, et comportementale pour les énoncés figuratifs, et elle est “interne” pour les énoncés modaux ; en d’autres termes, la déhiscence entre les deux niveaux de formulation du même énoncé immanent s’accompagne d’un clivage entre “intérieurité” et “extériorité”, et, par conséquent d’un *effet de subjectivité* (au sens où l’énonciation est dite “subjective”). Congruence locale, effet de spécificité subjective : autrement dit, la modélisation adopte les degrés les plus faibles sur les deux axes, et elle est ici *intuitive* : la pénétration de la supposée “intérieurité” de Nemours est un *effet subjectif de l’intuition* du sujet d’énonciation.

L’effet de subjectivité, jouant de la redondance en même temps que de la déhiscence entre niveaux de pertinence, actualise la dimension de la modélisation, puisqu’il fonctionne comme une analyse et un commentaire explicatif, mais il n’a *aucun pouvoir de conversion* : il traite un invariant comme un invariant, et une variété comme une variété.

Mais, pour peu que ce mode de commentaire redondant, entre les isotopies figuratives qui décrivent le comportement des acteurs, et leur “traduction” modale, se prolonge ou se répète, on assiste alors à une *conversion connotative*, c’est-à-dire que la dimension modale devient une *isotopie connotative* par rapport au comportement figuratif : une série de variétés sont alors converties en invariant.

Tout au contraire, on pourrait imaginer que les deux types d’énoncés manifestés se contredisent ; on nous montrerait alors, par exemple, un duc de Nemours froid, calculateur et parfaitement maître de lui, après nous avoir dit qu’il “ne put se résoudre à partir sans la voir”. Dans ce cas, l’énoncé modal serait chargé de catalyser un contenu affectif et narratif que la dimension figurative ne prendrait pas en charge, voire qu’elle récuserait ; il y aurait donc conflit entre deux variétés modales, l’une exprimée, et l’autre seulement présupposée par le comportement figuratif ; littéralement, un invariant figuratif renverrait à deux variétés modales, une exprimée et l’autre présupposée.

Il y aurait dans ce cas, sur la dimension de la modélisation, outre l’analyse et l’explication, une catalyse et une conversion : l’invariant, grâce à la catalyse, serait décrit comme composé de plusieurs variétés, et un modèle plus général apparaîtrait, celui de la véridiction, la capacité des sujets passionnés à dévier, moduler, démultiplier ou dissimuler l’expression figurative de leurs états affectifs. On aurait dans ce cas affaire à une véritable activité *méta-sémiotique* : même si la procédure de catalyse est implicite, elle est ici inévitable, et elle révèle chez le sujet d’énonciation une compétence méta-sémiotique, qui lui permet de calculer toute une gamme de parcours figuratifs à partir d’une seule identité modale, et plusieurs identités modales à partir d’un seul parcours figuratif, au lieu de constater simplement la co-existence d’un énoncé modal

et d'un énoncé figuratif.

Très précisément, le lecteur serait conduit à “traduire” en positions véridictoires les énoncés modaux et l'énoncé figuratif : cette “traduction” est exactement la marque d'un acte méta-sémiotique.

De même, si on admet par exemple qu'une structure narrative donnée est dictée par un schéma canonique ou stéréotypé, on admet du même coup que l'orientation générale du parcours narratif soit réglée par la distribution des rôles actantiels, et que, globalement, le centre d'orientation de ce récit soit le “sujet” (et non, par exemple, le destinataire, s'il est différent, ou l'anti-sujet). Dès lors, toute mise en scène énonciative du point de vue discursif sera appréciée en regard de cette position profonde et canonique : cette mise en scène, certes, est inévitable, mais elle ne peut passer pour un commentaire, une glose ou une description que si les deux (l'orientation propre au schéma narratif et celle propre à l'énonciation) sont également et concurremment manifestées.

Il ne suffit pas en effet que l'orientation narrative soit seulement accessible par catalyse et reconstruction ; il faut qu'elle s'exprime dans le choix des prédicats, dans la construction des phrases et la thématization des syntagmes sujets, dans la récurrence de l'acteur (ou des acteurs) qui jouent le rôle du sujet opérateur. Dans ce cas seulement, elle entrera dans une relation de reformulation et de description avec, par exemple, les points de vue perceptifs, les évaluations axiologiques, qui, eux, relèvent de l'énonciation.

Là aussi, le redoublement de l'orientation narrative par l'orientation discursive sera descriptif, actualisera la dimension de la modalisation, mais en redondance, comme une confirmation et une emphase appliquée par la seconde à la première. Comme dans l'exemple précédent, cette redondance avec déhiscence (avec distinction de niveaux de pertinence) va donner lieu à un *effet de subjectivité*, et à une description sans conversion, c'est-à-dire strictement intuitive.

Mais l'orientation discursive peut se désolidariser de l'orientation narrative : quand Bruegel compose son *Portement de croix*, il ne choisit pas comme centre de perspective un des protagonistes de l'énoncé narratif : ni le Christ, ni les soldats qui l'accompagnent, ni Dieu, ni les spectateurs qui sont au bord du chemin. Le point de vue est très éloigné de la scène, placé très haut, sur une colline, à proximité d'autres personnages qui se désintéressent apparemment de ce qui se passe dans la plaine. De même, son *Icare* adopte un point de vue éloigné et élevé, tout proche de laboureurs qui, sur une colline, sont préoccupés par tout autre chose que l'accident d'Icare : leur sillon, leur charrue, leur travail.

Nous avons caractérisé ce processus, naguère, comme un processus de “désymbolisation” ; en effet, une manière de peindre qui consisterait à redoubler l'orientation narrative par le choix du point de vue serait assimilable à ces sémiotiques intuitives qui proposent des “associations

symboliques” molaires et unilatérales, du type : ce point de vue signifie que le Christ (ou Icare) est le personnage central de l’événement. Mais, chez Bruegel, la perspective retenue n’est pas seulement “critique” ; elle fonctionne certes comme une dénégation du mythe, mais cette dénégation présuppose elle-même une réflexion, un redéploiement des perspectives possibles et des effets possibles par rapport à l’orientation narrative de l’événement représenté. La perspective lointaine et atmosphérique manifeste en quelque sorte l’autonomie de la dimension énonciative, et de sa composante la modélisation, en même temps que le “droit à la banalisation du mythe”.

Le cas est exemplaire, puisque le récit religieux ou mythique est un motif stéréotypé, un scénario fixé par la tradition et qui, par conséquent est un invariant composé lui-même de variétés figées ; parmi ces variétés, il en est une qui est très fortement imposée par la tradition biblique : la passion du Christ doit être racontée du point de vue du Christ, à hauteur de l’homme-dieu et de sa souffrance. Et c’est justement cet invariant du récit biblique qui est soumis à un redéploiement, à une catalyse, et qui est confronté à un modèle plus général et englobant, celui des perspectives léguées par la tradition picturale. La conversion de l’invariant en variété, et l’ouverture du texte sur d’autres modèles plus généraux sont ici évidentes : nous avons affaire alors à une modélisation qui fait “flotter” infiniment la variation des points de vue. En conséquence, elle ne débouche pas sur une simple “traduction” critique de type “méta-sémiotique”, mais sur un conflit ouvert entre variantes, une tension entretenue par le décalage entre les points de vue canoniques et les points de vue imprévisibles qui sont adoptés par le peintre.

Deux autres types de modélisations, plus ou moins dérivés des deux premiers sont alors envisageables :

1) Dans un premier cas, la récurrence des descriptions intuitives est telle qu’on peut les constituer en invariants caractéristiques : une chaîne d’orientations énonciatives adoptant l’orientation d’un acteur constant, ou un principe de reformulation modale des états affectifs, comme dans l’ensemble du roman *La Princesse de Clèves*, dépasse le simple cadre de la *subjectivité*, pour atteindre, par sa présence constante au fil du discours, un fonctionnement connotatif : c’est alors un trait d’identité du style, voire du genre.

On peut considérer, par exemple, que dans une fable de La Fontaine, prise isolément, l’attribution de la parole et du point de vue à un animal, est un effet de *subjectivation*, un procédé local de renforcement de l’orientation narrative, dont le lecteur pourra *intuitivement* se saisir pour participer directement à cette orientation, s’il accepte de s’identifier à l’acteur-animal ; mais élevé au rang de procédé global de la plupart des fables, cette délégation du point de vue et de l’énonciation change de nature, et devient une *sémiotique connotative*, caractéristique à la fois du style de La Fontaine et de sa stratégie didactique : dans cette délégation, en effet, il faut alors voir une figure de rhétorique globale, visant à atténuer l’effet de la critique politique et sociale,

de manière à la rendre acceptable ; dès lors, la déhiscence généralisée entre l'univers référentiel sous-jacent, celui de la société contemporaine de La Fontaine, d'une part, et l'univers animalier de la fable, d'autre part, autorise à tout moment une double lecture, et un va-et-vient entre les deux isotopies.

2) Dans l'autre cas, c'est la déhiscence critique et conflictuelle qui se généralise, et cette capacité du discours à faire émerger des schémas englobants et à convertir chacun des invariants en variétés d'un modèle plus général, ou universel, forme alors une dimension autonome du discours. Cette dimension autonome a le statut d'un espace de conflits, où se distribuent des positions et des tensions : nous avons alors affaire à la profondeur tensive du discours, celle même dont se nourrissent aussi bien les figures de rhétorique, tropes ou figures argumentatives, mais aussi la polyphonie au sens de Bakhtine, ou encore les lapsus et les actes manqués.

Quand on parcourt l'ensemble de l'œuvre peinte de Bruegel, on ne peut manquer d'observer que le principe du point de vue décalé, et de la perspective "impertinente" est érigé en procédé général. On pourrait être tenté d'y voir seulement un trait de "style", et, par conséquent une simple sémiotique connotative ; mais ce serait oublier que ce "procédé" a pour objectif non pas l'accompagnement redondant des thèmes traités, mais, au contraire, leur mise en crise et leur problématisation au sein d'un espace des "possibles perspectifs et idéologiques", un espace de conflit où la position mythique est sans cesse confrontée à d'autres positions, notamment celles de la quotidienneté.

Il serait pourtant difficile de parler ici, bien que cette position coïncide dans la structure tensive avec le quatrième type de sémiotique, de "sémiotique morpho-dynamique". Pourtant, elle obéit au même principe général, à savoir : derrière tout invariant apparent, il faut voir toute la gamme des possibles en compétition, et un principe de variation généralisé ; l'invariant n'est qu'un cas particulier, relatif à un choix idéologique et technique, d'une variation et d'une tension jamais résolue. On y observe la même conception de l'actant et de l'instance de discours : loin d'être définitivement fixés par l'investissement dans un programme, l'actant est ici considéré comme une force soumise à des pressions et des tensions, en somme comme une instance inquiète et clivée, par définition.

Provisoirement, ce régime des positions conflictuelles et des modèles en compétition pourrait être dénommé "régime des tensions et conflits", et cette dénomination en entraînerait alors d'autres :

- celui où l'on a reconnu les propriétés des sémiotiques intuitives serait le "régime subjectif" ;
- celui qui obéit au principe des sémiotiques connotatives serait le "régime connotatif" ;
- celui, enfin, où se déploient les traductions méta-sémiotiques serait le "régime des

traductions”.

### *Une “famille de problèmes” nés de l’hétérogénéité discursive*

Globalement, par conséquent, la dimension de la modélisation trouve son autonomie, dans le discours, dès lors qu’au moins deux expressions, au moins deux unités de la chaîne de la manifestation, exprimant deux niveaux différents du parcours génératif, renvoient à un même contenu immanent : ainsi pourraient être définies la source et la cible de l’acte “réflexif”, par lequel l’énonciation engage le processus de modélisation. Dans cette perspective, il existe une parenté entre les effets de subjectivité, les sémiotiques connotatives, les traductions méta-sémiotiques, et la profondeur conflictuelle du discours, parenté qui repose sur un fonctionnement globalement *réflexif* du discours.

A cet égard, la définition minimale de la réflexivité modélisante appartient à la même “famille” de problèmes que la dimension rhétorique, les lapsus et autres ratés du discours, et la polyphonie : une même profondeur tensive où co-habitent plusieurs couches contemporaines de formulations, de figures et d’isotopies, et qui sont à tout moment en compétition pour la manifestation. Cette “famille de problèmes” traite, sous des formes très diverses, cette co-existence, cette compétition et les tensions qui en découlent :

a - LA RHÉTORIQUE, sous forme de figures canoniques, qui régulent et résolvent ces tensions grâce à des conventions d’interprétation ;

b - LA POLYPHONIE, sous la forme d’une redistribution des contenus et expressions en compétition entre des “voix” différentes, et avec des degrés d’assomption différents ;

c - LA MODÉLISATION, enfin, par une disjonction entre des plans d’énonciation, et une stratification hiérarchique où l’unité du discours est garantie par les diverses formes de la “réflexivité” (référence interne, description, explication, commentaire, etc.).

Cette parenté a deux conséquences :

(1) la modélisation ayant à traiter des mêmes phénomènes que la polyphonie et la rhétorique, elle vaut surtout pour ce qui l’en distingue, c’est-à-dire pour la forme

particulière qu'elle développe pour la "résolution de la tension" (déhiscence, hiérarchie et réflexivité) ;

(2) en revanche, il n'y a pas de raison de penser que les discours concrets ne puissent passer de l'une à l'autre : la porosité des frontières est patente au moins dans deux cas :

(i) dans celui des structures analogiques, des systèmes semi-symboliques et des métaphores, qui sont de bons candidats pour fournir des "modèles" discursifs, et

(ii) dans celui de la polyphonie, ou plus précisément du dialogisme, car l'activité modélisante, méta-sémiotique ou autre, peut-être confiée à une autre instance énonciative ; au XVIII<sup>ème</sup> siècle en France, dans la littérature d'idées et chez les moralistes, le commentaire méta-discursif, le dégagement des règles et les discussions sur les genres sont même souvent confiés à des personnages différents, qui ne se confondent pas avec le sujet de l'énonciation (cf. Diderot, cf. Marivaux dans *Le spectateur français*).

A partir de ce qui est le lot commun de toute activité de modélisation, se distinguent alors les quatre grands types de "régimes de modélisation" : le régime "subjectif", le régime "connotatif", le régime "traductif" et le régime "tensif" ou "conflictuel".

De fait, deux critères, essentiellement, suffisent à cette distinction :

1) Le critère de "*motivation*" :

La déhiscence énonciative semble "motivée" quand elle donne lieu à un redoublement redondant, dans les régimes "*subjectifs*" et "*connotatifs*" ; elle semble "immotivée" et problématique quand elle met en crise les orientations adoptées dans l'énoncé, et quand elle les soumet à la perspective de modèles plus généraux : tel est le cas des régimes "*méta-sémiotiques*" et "*conflictuels*"

2) Le critère de "*localisation*" :

La déhiscence énonciative est un effet localisé quand elle se limite une figure ou à une marque particulière, comme c'est le cas pour le régime "*subjectif*" et pour le régime "*traductif*"; elle est un effet diffus et constant quand elle caractérise l'ensemble du discours ou d'une série de discours : on a alors affaire au régime "*connotatif*" et au régime "*tensivo-conflictuel*".

## *Elaboration des critères*

Ces deux critères peuvent être encore précisés.

Le caractère non motivé d'une déhiscence énonciative peut être rapporté, en termes d'actes d'énonciation, au *débrayage*. L'activité de modélisation apparaît de ce fait comme une dimension autonome et englobante, et tout se passe comme si le discours se dédoublait : il y a d'un côté ce dont on traite, ce qu'on raconte, ce qu'on évoque dans l'énoncé, et, de l'autre, un tout autre univers qui n'appartient qu'à l'énonciation, et qui englobe le premier comme un de ses cas particuliers : le discours des moralistes est typique de ce dédoublement problématique, puisque l'anecdote ou le portrait n'y apparaissent que superficiellement comme tels : tout au plus sont-ils des illustrations particulières et partielles d'un phénomène plus général.

Chez La Fontaine, le débrayage de cet espace méta-sémiotique ou tensif est matérialisé sous la forme des "moralités", le seul moment des fables où le fabuliste reprend la parole pour dégager une loi générale ; dans ce cas particulier, comme il s'agit d'une méta-sémiotique débrayée à partir d'un espace connotatif (celui des énonciations "animales", cf. supra), elle répondrait en partie à la définition des "sémiologies".

En conséquence, le caractère "motivé" (redondant) de la déhiscence énonciative, tel qu'on l'observe dans les espaces subjectifs et dans les espaces connotatifs, serait *embrayé*.

*Embrayage* et *débrayage* sont ici utilisés dans un sens restreint : il ne s'agit pas des opérations fondamentales qui, à partir des perceptions et des sensations, permettent d'instaurer les conditions minimales de la syntaxe figurative et de l'énonciation ; il s'agit plus précisément de l'embrayage et du débrayage des opérations de modélisation. En position *embrayée*, la déhiscence énonciative se fait oublier : la redondance entre les deux niveaux de la manifestation en masque le caractère réflexif et modélisant, et nous fait prendre pour une propriété "naturelle" et consubstantielle de l'énoncé ce qui est un travail de l'énonciation. En position *débrayée*, l'activité de modélisation s'affiche, se met en scène, et l'énonciation l'assume ostensiblement.

En somme, le régime "subjectif" et "embrayé" de la déhiscence énonciative motive l'énonciation en même temps qu'il en efface les opérations, alors que le régime "objectif" et "débrayé" l'affiche, la commente et même la met en crise.

L'autre critère, celui de la localisation et de la diffusion, est déjà présent dans les débats sur le méta-langage, et ce dès le début : c'est le sens, notamment, du débat à distance entre Greimas et Jakobson : pour Jakobson, l'existence de connecteurs méta-linguistiques dans la langue et le discours suffit à prouver l'existence d'une *fonction métalinguistique* du langage ; pour Greimas, une fonction métalinguistique du langage ne suffit pas à fonder une *méta-sémiotique* consistante, et à installer une *dimension méta-sémiotique* dans les discours. Jakobson postule une *fonction* qui se manifeste *localement* par des connecteurs ; Greimas appelle de ses

vœux une *méta-sémiotique* cohérente, qui ne pourrait être intégrée au discours que sous condition de *diffusion*, et en tant qu'*isotopie* ou ensemble d'*isotopies méta-sémiotiques*.

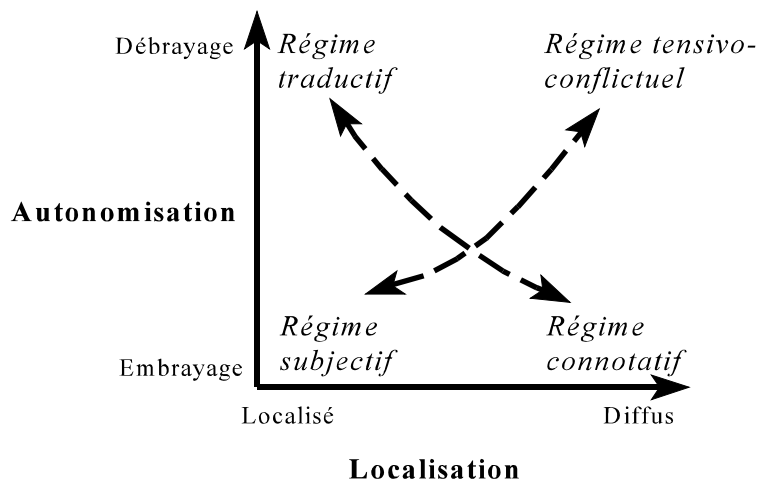
Cette même catégorie est encore sollicitée dans la discussion sur les relations et la frontière entre les marques du *style* (individuelles, personnelles et diffuses) et celle de l'*énonciation* (impersonnelles et localisées), notamment chez Christian Metz. L'*énonciation* qu'elle soit impersonnelle et objective – selon Metz –, ou personnelle et subjective – pour la plupart des autres auteurs – peut se manifester sous forme d'irruptions momentanées, localisées, et sans pouvoir isotopant ; le style, en revanche, ne se reconnaît qu'à la récurrence des marques, à la régularité et à la cohérence des déformations individuelles, à leur diffusion et à leur pouvoir isotopant dans la plupart des aspects ou dimensions du discours.

Chacun de ces deux critères constitue une valence orientée, réglée par des opérations: la valence d'*autonomie* d'un côté, depuis les degrés les plus faibles, ceux de l'embrayage, de la redondance et de la motivation, jusqu'aux plus forts, ceux du débrayage et de l'espace de crise; la valence d'*extension*, de l'autre, depuis la localisation d'un procédé particulier jusqu'à la diffusion d'un style ou des règles d'un genre.

### *Le modèle des régimes réflexifs du discours*

Les *régimes énonciatifs* de la dimension de la modélisation forment maintenant un système interdéfini, qui peut être présenté soit sous la forme d'une structure tensive, qui préserve toutes les latitudes de variations, soit sous la forme d'un tableau à double entrée, qui ne conserve que les quatre positions les plus significatives :

|   | <b>Localisable</b><br>(discontinu, précis)       | <b>Non localisable</b><br>(continu, étendu, diffus)  |
|---|--|--|
| <b>Embrayé</b><br>(motivation intra-discursive) | Régime "subjectif"<br>(sémiotiques "intuitives") | Régime "connotatif"<br>(sémio. "connotatives")       |
| <b>Débrayé</b><br>(commentaire méta-discursif)  | Régime "traductif"<br>(méta-sémiotiques)         | Régime "conflictuel"<br>(sémio. "morpho-dynamiques") |

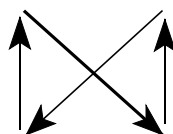


Mais, au-delà de la combinatoire, d'autres relations et une syntaxe apparaissent :

- \* le méta-discours commentatif (les deux versions débrayées) est le *contraire* de la motivation intradiscursive (les deux versions embrayées) ;
- \* les figures localisables et les figures non localisables ou étendues se trouvent dans une relation de *complémentarité* et d'inclusion (les figures localisables sont des cas particuliers nécessaires et présupposés, par rapport aux figures non localisables) ;
- \* les figures qui combinent ces deux types de différences fonctionnent alors comme des *contradictoires*: ainsi, par exemple, les figures de subjectivité peuvent voir leur motivation intra-discursive suspendue et niée par le débrayage qui conduit à la modélisation tensivo-conflictuelle; et, de même, le caractère diffus et motivé du style peut être suspendu et nié par le débrayage qui conduit aux marques impersonnelles de la traduction méta-sémiotique. D'où le carré sémiotique suivant :

*TENSIONS ET CONFLITS*

*CONNOTATIONS*



*TRADUCTIONS*

*SUBJECTIVATION*

## **DEUX EXEMPLES :**

### **1) IL PLEUT DES HALLEBARDES SUR MON CABRIOLET**

Discours syncrétique et réflexivité inter-modale : l'image explique le verbal, et le verbal stabilise la valeur iconique de l'image. L'image ne peut se lire complètement sans la médiation du prédicat verbal implicite ; le prédicat verbal n'a de valeur référentielle et topique que par la médiation du visuel.

Le système de "traduction" interactive, la co-existence de deux niveaux de manifestations d'un même énoncé narratif et figuratif sous-jacent, la relation réflexive entre les deux, voilà autant de propriétés qui permettent de reconnaître une dimension de modélisation dans cette annonce-presse.

### **2) LE DRAGON SCHIZOPHRÈNE**

L'évitement et la déviation des directions sont deux des "symptômes" par lesquels cette image "avoue" et modélise la configuration schizophrène.

Évitement des acteurs identifiables (oiseau) ou postulé (observateur)

Déviation vers le haut à droite.

Le tout repose à la fois :

- sur une contradiction entre une posture (de face, regard et bouche tournée vers l'observateur, relation dans l'axe) et les flux communicatifs (de biais, vers la droite et vers le haut)

- sur la mise en tension de cette contradiction grâce à une représentation graphique du processus de déviation (lignes courbes attirées vers le haut et détournées de leur première direction, regard de biais),

- sur le redoublement de ce dispositif : regard (normalement attendu dans une représentation de visage) et flammes (attribué par stéréotype culturel au dragon)

Du même coup, les parties de l'image, dont on sait que, dans toutes les perspectives, la réunion en un ensemble globalement interprétable est soumise à une zone focale occupée par l'observateur, sont alors réunies en rapport avec une zone focale déviée, hors champ en haut à droite. (Transcendance hors-champ vs Immanence dans le champ : deux morphologies du contrôle énonciatif). Le mode de construction "perspectif" étant par définition de l'ordre du méta-discours, le processus réflexif est ici méta-discursif.

L'image ne représente pas l'instance caractéristique de la schizophrénie, mais la modélise au cours d'un processus traductif, de réflexif et méta-discursif.

NB : cette image est accompagnée d'un commentaire sous forme de conte, rédigé par l'auteur de l'image, et ce commentaire met en évidence lui-même cette "extranéité" de l'instance de contrôle.